



**HAL**  
open science

**Monographie savoyarde d'un épisode maistrien oublié,  
(pp. 13-46)  
Bruno Berthier**

► **To cite this version:**

Bruno Berthier. Monographie savoyarde d'un épisode maistrien oublié, (pp. 13-46). Michael Kohlhauer. Autour de Joseph et Xavier de Maistre. Mélanges pour Jean-Louis Darcel. (Textes réunis par Michael Kohlhauer), Laboratoire LLS (Université de Savoie), pp.21-45, 2005, Ecriture et représentation, 978-2-915797-23-4. hal-01509975

**HAL Id: hal-01509975**

**<https://hal.science/hal-01509975>**

Submitted on 25 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Autour de Joseph et Xavier de Maistre

Mélanges pour Jean-Louis Darcel

Textes réunis par  
Michael Kohlhauer

5

**DIRECTEUR DU LABORATOIRE**

Christian Guilleré

**COMITÉ DE LECTURE**

Bruno Berthier (Université de Savoie),  
Paolo Tortonese (Université de Paris III),  
Christian Sorrel (Université Lumière Lyon II),  
Klaus Schüle (Universität Bremen)

## SOMMAIRE

Jean-Louis Darcel .....	7
<i>Allocution</i>	
Comte Jacques de Maistre .....	11
<i>Présentation</i>	
Michael Kohlhauer .....	13
<b>I Présences .....</b>	<b>19</b>
<i>Monographie savoyarde d'un épisode maistrien oublié</i>	
Bruno Berthier.....	21
<i>Les Paradoxes à Madame la Marquise de Nav... : hypothèses sur la genèse d'un texte maistrien</i>	
Pierre Glaudes.....	47
<i>D'un exil l'autre. Le récit de soi chez Joseph et Xavier de Maistre</i>	
Michel Anthracaste.....	61
<b>II Réminiscences.....</b>	<b>99</b>
<i>Le prologue des Soirées : une réminiscence antique ?</i>	
Olivier Cosma.....	101
<i>Joseph de Maistre lecteur d'Origène</i>	
Marc Froidefont .....	109
<i>« Ce a esté por la porveance Nostre Segnor » La Providence illustrée dans la Vie de Barlaam et Josaphat</i>	
Jean-Pierre Perrot .....	119
<b>III Confrontations .....</b>	<b>137</b>
<i>« C'est la faute à Voltaire » : la rhétorique de l'invective dans le Quatrième Entretien des Soirées de Saint-Petersbourg</i>	
Dominique Lagorgette.....	139
<i>Joseph de Maistre et la critique de Bacon. Folie et Raison</i>	
Yves Madouas .....	157

<i>Maistre et Rivarol, l'Europe et la France</i>	
Paweł Matyaszewski.....	169
<b>IV Contextes.....</b>	<b>183</b>
<i>Un didacticien exceptionnel au XVIII<sup>e</sup> siècle : le jésuite Radonvilliers, précepteur des enfants de France</i>	
Chantal Rittaud-Hutinet .....	185
<i>Crises, résistances, renouveau La France catholique à l'heure du concordat de 1801</i>	
Christian Sorrel.....	193
<i>Persuasion et scandale : stratégies de l'auteur entre classicisme et naturalisme</i>	
Paolo Tortonese.....	211
<i>L'Action française contre Lanson</i>	
Géraldi Leroy .....	219
<b>V Résonances .....</b>	<b>227</b>
<i>Joseph de Maistre au-delà de la France</i>	
Richard A. Lebrun .....	229
<i>Joseph de Maistre et les « post-lumières ». État de la recherche et perspectives</i>	
Michael Kohlhauer .....	237

## MONOGRAPHIE SAVOYARDE D'UN ÉPISODE MAISTRIEN OUBLIÉ

**BRUNO BERTHIER**

UNIVERSITÉ DE SAVOIE

### PRÉAMBULE EN FORME D'ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

L'amitié, dans ce genre de billet, prévaut largement autant que la rigueur scientifique. L'exercice imposé à tout contributeur de *Mélanges* veut en effet que ce dernier s'efforce de communier aux travaux personnels du bénéficiaire du recueil, pour tenter de souligner discrètement un pan de sa personnalité. Qu'il s'attache, sans en faire mine, à tailler en creux son portrait, en somme.

Alors bien sûr Jean-Louis Darcel, notre maître en l'occurrence, a consacré une large part de sa carrière universitaire à dégager Joseph de Maistre du relatif oubli où il était confiné. À dépoussiérer, surtout, ce statut de vieux causeur atrabilaire, voire d'assommant raseur hypocondriaque, dans lequel il végétait depuis trop longtemps. Or, comme pour mieux s'imprégner de son objet d'étude, à rebours d'une histoire maistrienne qui n'aura eu de cesse, au contraire, d'éloigner le Grand Joseph aussi indistinctement de sa vieille ville natale que de la Savoie elle-même, il a finalement posé son baluchon à Chambéry, à l'issue d'une errance professionnelle certes heureuse, mais qui l'aura brinqueballé sur bien des routes. (Remarquons cependant que si le comte de Maistre s'est jadis essentiellement déplacé sur un axe globalement Est-Ouest, borné à ses extrémités par les rives du Rhône et celles de la Néva, une fois seulement parvenu à la quarantième année, notre homme a préféré quant à lui s'en tenir à des pérégrinations de pure jeunesse, sur un axe Nord-Sud perpendiculaire à celui-ci, avant de ne consentir à s'arrêter à Chambéry qu'à l'âge, peu ou prou, où le premier s'en était échappé: signe de sagesse que cette volonté affichée de ne pas pousser l'identification à un modèle, quel qu'il soit, jusqu'au comble

pathologique du mimétisme!) Et le voilà même installé, à vrai dire, en haut de ce Faubourg Maché qu'a si souvent gravi le clan Maistre, en son temps, sortant de la ville basse par la porte du même nom pour se rendre aussi bien aux Échelles qu'à Saint-Genix, à la Bauche qu'à Talissieux ou, plus souvent encore, dans les parages immédiats de Bissy puisque là résidaient une large part de ses attaches, entre Rhône et Guiers, dans ce triangle du Petit-Bugey savoyard isolé à l'occident de la dorsale montueuse de cette chaîne de l'Épine qui interdit aux Chambériens, de toute antiquité, de prétendre bénéficier en ville du spectacle quotidien du gros disque rouge du soleil couchant disparaissant à hauteur d'homme, au raz de l'horizon. Pourrait-on, de fait, envisager un meilleur point d'ancrage pour le destinataire de ces lignes, à l'issue d'un parcours professionnel à ce point consacré à la chose maistrienne et à l'aube, espérons-le, d'une tout aussi longue et active retraite en la même matière? Mêlant le souffre méridional d'une épouse aimante, de toutes manières résignée devant le dessein sans doute providentiel de ce plan de carrière en forme d'inéluctable immersion progressive dans l'univers de son sujet privilégié... (quoique déjà frigorifiée bon an mal an une bonne demi douzaine de mois par les frimas savoyards, on ne peut que se réjouir que cette comtoise de cœur, nostalgique d'une enfance exposée à ce vent ensoleillé autrefois chanté par Pétrarque, ait fort heureusement échappé à l'horreur d'une parenthèse décennale d'immobiles hivers russes autrement glacés... Grands dieux! Que fût-elle devenue, dans une telle alternative?); combinant, disions-nous donc, cette verve provençale avec la douceur, la politesse des formes, presque la rondeur d'une persévérance, d'une opiniâtre industrie plus atlantique que réellement septentrionale chez Monsieur, se serait plu à le relever de sa plume inimitable un François Descostes, par exemple, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, la famille Darcel a de la sorte consacré de longue date sa naturalisation dans le vieux duché en rendant évident, pour sa descendance, un point focal de repère domestique à proximité de ce château où la Maison de Savoie a reconnu le sien, des siècles durant.

Par conséquent, et puisque la famille Darcel est bel et bien d'ici depuis que ce que l'on dénommait naguère son « chef » a entrepris de la greffer sur une souche indigène vénérable. Qui plus est, puisque l'auteur de ces lignes, adoubé en maistrerie sous le double patronage de l'amitié confinant avec la filiation intellectuelle et du Pays natal, cultive cette fibre autant par goût que par atavisme, qu'il nous soit permis d'avancer une nouvelle fois – une fois de plus, une fois de trop? – sur le terrain peut-être étriqué, diront certains, de la monographie locale. Encore que, tout anecdotique qu'il puisse paraître, le point de vue en l'espèce adopté pour honorer tout autant le souvenir de Joseph de Maistre que l'œuvre de l'un de ses plus pénétrants exégètes, se révèle grandiose, tutoyant, rien de moins, que les puissants

contreforts rocheux et la calotte sommitale immaculée de sa Majesté le toit de l'Europe. Car si, quitte à s'installer à Chambéry, le professeur Darcel a tenu, en toute logique et il y a déjà plus de deux décennies, on s'en souvient, à fixer son domicile à mi-chemin entre ce portail Saint Dominique relique de feu le siège du prestigieux Souverain Sénat de Savoie et celui des *Études maistriennes*, du côté du campus universitaire de Jacob-Bellecombette, son pourtant chambérien d'origine de disciple – coïncidence de dates néanmoins purement fortuite, n'en déplaise aux méchantes langues! – entreprenait dans les mêmes années, n'écouter malheureusement que ses émois de jeune homme tout en ignorant, bien évidemment, qu'il aurait plus tard à les confesser dans une aussi savante publication, de s'en aller amouracher aux antipodes escarpées du défunt duché de Savoie. Ce qui lui vaut toujours, depuis lors, au grand dam conjoint de l'institution universitaire éponyme en général, et de l'Institut des *Études maistriennes* en particulier, de continuer à incarner ce profil crotté du parfait provincial à l'échelle du microcosme savoyard. Ah! l'Amour! Que de sottises à ce point irréparables peut-on commettre sous son emprise?

C'est ainsi pour partie, autant pour tenter de se tirer d'affaire, au vu de ces contradictions inextricablement entrecroisées dont les fâcheuses conséquences se déduisent de la tonalité rustique de toute sa production à caractère scientifique, que pour complaire au goût du destinataire de ces pages pour les escapades estivales dans les hautes vallées des Grandes Alpes (lequel, soit dit en passant, signe d'une certaine mauvaise conscience venue, avec la sagesse de l'âge, ne s'aventure tout de même plus aussi systématiquement qu'auparavant à faire endurer la neige à sa propre Dame Prudence, remarquable de tant d'abnégation durant toutes ces années, on ne le répètera jamais assez, face au caractère tyrannique et envahissant du zèle maistrien de sa moitié), que le dédicataire de ce feuillet se permet de le convoquer, par un jour de tout début d'automne, sur le gravier rugueux et l'herbe folle de la vieille voie augustéenne du col du Petit Saint-Bernard. Pour un pèlerinage symbolique – en est-il en effet de plus forts, de plus émouvants dans tous les lieux, mineurs ou incontournables, habités du souvenir du comte de Maistre? – au retour duquel l'intéressé sait de toutes manières pouvoir compter sur une solide restauration, au coin de l'âtre crépissant, dans le refuge tarin de ce guide d'occasion aussi irrévérencieux que fantasque.



ÉVOCATION DU DÉCOR

Quel maistriem pourrait oublier les quelques mots furieux, tant de fois ressassés, précipitamment couchés par Joseph de Maistre sur le papier chiffon de son *Livre Journal* aux dates des 22-29 septembre 1792 ?

22, samedi, invasion des François, pluie horrible. fuite infâme de la troupe. Trahison ou bêtise des généraux déroute incroyable et même un peu mystérieuse, suivant quelques personnes. C'est la honte éternelle du gouvernement et, peut-être, l'anéantissement de l'état militaire.

Je pars sur le cheval de mon beau-frère Constantin. Couché à Anneci [Annecy]. 23, diné à Faverges; je m'arrête, un instant, à l'abbaye de Tamiers [Tamié] et je vais coucher à l'hôpital [ancienne dénomination du faubourg de la cité médiévale de Conflans qui prendra, en 1836, l'appellation d'Albertville en hommage au jeune roi Charles-Albert]. 24, je pars à 2 h du matin et j'arrive vers les 9 h à Moûtiers, d'où ma femme venait de partir avec mon frère le Doyen, mes deux enfants, et mes domestiques; je vais les joindre et nous couchons au Bourg de Scez [Séez] chez le curé où nous sommes fort bien reçus. 25 passage du S' Bernard – Tourmente ma femme et mes enfants souffrent beaucoup; couché à la Thuile, couchée diabolique.– 26, diné à Sales [Salle], couché à la Cité [Aoste]. 27. 28. séjour 29 à midi, je pars pour Turin à cheval.<sup>1</sup>

Point là d'épanchements préromantiques sur le caractère agreste du vallon de Tamié, même drapé de ses langues de brume des jours de pluie, ou sur l'aspect formidable des cataractes de l'Isère, sous un tel déluge, depuis l'apic d'une route du Siaix, en amont de Moûtiers, taillée dans le roc par les ingénieurs de sa Majesté le Roi de Sardaigne, à flanc de falaise, presque à dessein, pour offrir aux passants leur content d'impressions de voyage<sup>2</sup>. Rien de plus, à vrai dire, sur la masse noire de la molaire du Clapet ou le

1 Joseph de MAISTRE, *Les Carnets du Comte Joseph de Maistre publiés par le Comte Xavier de Maistre. Livre Journal. 1790-1817*, Librairie Catholique Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1923, pp. 18-19.

2 Pour une description pittoresque mais précise de cet itinéraire tarin qui, en 1865, n'a alors guère changé depuis l'équipée du petit clan Maistre à l'automne 1792, on peut se reporter, entre autres récits de voyage contemporains, et de ce style – comment ne pas penser, sous la plume de Joseph Dessaix, à la *Savoie Historique et Pittoresque* comme à l'encore plus célèbre album de *Nice et Savoie?* – au suggestif petit guide publié en 1865, à Moûtiers, par un Félix Despine dans ces années sous-intendant provincial de Tarentaise, à la veille de l'Annexion du duché de Savoie à la France (1859-1860), puis sous-préfet au lendemain de celle-ci (1860-1877): Félix DESPINE, *Promenade en Tarentaise. Description des localités, des sites, des curiosités et des richesses naturelles de cette contrée, suivie de notes statistiques et historiques*, Cahiers du Vieux Conflans, n° 156, Société des Amis du Vieux Conflans, Albertville, 1995 (réimpression, enrichie de dessins à la plume de l'auteur, de la rare et unique édition de l'ouvrage). Voir notamment les chapitres I à III, pp. 11-37.

fil tranchant des arrêtes acérées du Roc de Belleface émergeant soudain d'une trouée de nues, à main gauche, pour le marcheur remontant sous l'orage le ravin du Creux des Morts, le long du mauvais torrent du Reclus, en direction du col du Petit Saint-Bernard. L'esprit est ailleurs!

Comprenons bien que l'on approche par ces bribes de remarques fulminées pour lui seul, par un voyageur éperdu, le soir, à l'étape, où tout se ressent de la précipitation, sinon de la panique sourde d'une fuite toutes affaires cessantes, du moment clef de la vie du Comte de Maistre. C'est en ces deux ou trois jours de marche forcée éreintante à travers la vallée de Tarentaise et le Val d'Aoste, que le destin du magistrat savoyard bascule irrémédiablement. La longue maturation intellectuelle du personnage est achevée et, au moins de manière confuse ou irraisonnée, sa décision de rompre définitivement les amarres est prise. Mais encore convient-il de sacrifier à un symbole ainsi que l'a curieusement souligné François Descostes, un siècle plus tard, sans s'en rendre vraiment compte, dans sa narration emphatique d'aussi dramatiques événements<sup>3</sup>. Le rite de passage, en cet univers alpin familier à Joseph de Maistre comme au moindre de ses compatriotes ne pouvait-il s'accomplir ailleurs que sur un col<sup>4</sup>? Et de quel col avec le Petit Saint-Bernard! Il fallait inconsciemment, sans doute, à l'impertinent aiguillon à venir des trônes et de l'autel l'un de ces hauts lieux – à tous les sens du terme! – de l'histoire de l'Europe pour prendre son envol, pour abandonner là, dans la tourmente, la chrysalide vide de sa confortable existence bourgeoise d'autrefois. Or, avec ses deux mille deux cent mètres d'altitude, le plateau battu par la bourrasque où l'orgueilleuse Colonne Joux devant laquelle défilèrent tant de légions romaines, en bordure de l'itinéraire de la grande voie impériale dite des Gaules, n'est séparée

---

La brochure narrant le périple, en 1788, d'un certain Pison DU GALLAND (*Voyage dans la Tarentaise en Savoie, au Petit Saint-Bernard et dans le Val d'Aoste*, Allier, Grenoble, 1896), de facture très emphatique, se révèle en effet assez peu évocatrice, finalement, de la réalité locale; on peut aussi se reporter à l'ouvrage classique (quoique dictionnaire érudit plutôt que simple récit de voyage) de Jean-François ALBANIS-BEAUMONT, *Description des Alpes grecques et cottiennes ou tableau historique et statistique de la Savoie sous les rapports de son ancienneté, de son étendue, de sa population, de ses antiquités et de ses productions minéralogiques suivi d'un précis des événements militaires et politiques qui ont eu lieu dans cette province depuis sa réunion à la France, en 1792, jusqu'à la Paix d'Amiens, en 1802*, Didot (l'Aîné) Paris, 1<sup>ère</sup> Partie, 1802, t. I - XLVII + 280 p., t. II - 348 p., 2<sup>e</sup> Partie, 1806, t. I - VIII + 457 p., t. II - XVI + 659 p.

3 Voir François DESCOSTES, *Joseph de Maistre avant la Révolution. Souvenirs de la société d'autrefois. 1753-1821*, Librairie Picard, Paris, 1893, 2 vol., t. 2, p. 393 et suivantes.

4 Sur le thème de ces hauts lieux finalement méconnus de l'histoire européenne que représentent les grands cols alpins occidentaux, voir SAMIVEL et Sylvain NORANDE, *Les Grands Cols des Alpes. Histoires et aventures*, Glénat, Grenoble, 1996 (réédition de l'ouvrage, devenu classique, de 1983); pour le Petit-Saint-Bernard, notamment, *loc. cit.*, pp. 111-130.

des ruines de la *mansio in alpis graia* révélatrice de cette volonté impériale insolente de dompter, d'assagir un milieu de prime abord hostile, que par l'énigmatique cercle de petites pierres dressées en son centre<sup>5</sup>, représente le cadre idéal, démesuré à souhait, pour une seconde naissance de cet ordre. Quel monument autre que ce modeste cromlech orphelin du menhir qui en marquait jadis le centre, en effet, témoin dans sa facture archaïque des premières pulsions religieuses d'une humanité encore dans l'enfance, illustrant à merveille le lien privilégié que ses lointains commanditaires de la préhistoire avaient déjà voulu voir, ici, entre les Dieux et les hommes, pouvait à ce point coller, en ces heures sombres, à l'irrépressible mysticisme maistriem? Pour sa mutation, sa révolution intérieure, il ne fallait rien de moins au frère *Josephus a Floribus* qu'un de ces points de contact initiatiques, presque extatiques, avec l'Olympe! Car en montagne, si le sommet longtemps vierge, avant l'essor d'un alpinisme fruit consanguin de l'esprit des Lumières et des assauts gaillards de l'iconoclaste *gentry* anglo-saxonne du XIX<sup>e</sup> siècle, représente le siège de tous les sortilèges, le col, à l'instar de tous les lieux indéfinis, de tous les entre-deux, monde en lisière de celui de la démesure naturelle sur lequel l'humanité ose cependant prendre un pied timide, avec autant de crainte que de respect, représente dans sa rela-

5 Au sujet des monuments et autres curiosités remarquables sur le site du Petit-Saint-Bernard, se reporter à trois monographies de langue française, soit, de la plus ancienne à la plus récente: François GEX, *Le Petit-Saint-Bernard. Le «Mystère» - Le col - Les routes - l'Hospice - Les voyageurs*, Librairie Dardel, Chambéry, 1924, 172 p.; Bernard JANIN, *Le Col du Petit-Saint-Bernard. Frontière et trait d'union alpin*, Trésors de la Savoie, Imprimerie Gaillard, Saint Alban-Leyse, 1980 (monographie de facture universitaire, assortie d'une copieuse bibliographie); Gisèle GAIDE, Odile MÉRENDET et Jean-Luc PENNA, *Le Petit Saint-Bernard: un col des hommes*, Savoie Vivante, La Fontaine de Siloé, Montmélan, 1996.

Sur le thème de l'illustration de la voie des Gaules en ces parages, on peut se reporter, en marge d'une bibliographie scientifique abondante, aux deux ouvrages suivants: Yvan LOTH, *Tracés d'itinéraires en Gaule romaine. (Milieu du V<sup>e</sup> siècle)*, Éditions Amateis, Dammarie-les-Lys, 1986, 127 p. + cahier de «Dessins de parcours», 25 p. (pour une compréhension cartographique du raccordement de ce tronçon alpin de la voie impériale reliant Milan à Lyon avec le reste du réseau routier de la Gaule, pp. 55-56 et pp. 10-11 du cahier annexe); Francesco CORNI, *Aosta Antica. La Città romana*, Tipografia Valdostana, Aosta, 1989, pp. 89-109 (pour de suggestives reconstitutions en élévation des ouvrages majeurs de la voie des Gaules en Val d'Aoste et, notamment – p. 108 – de cette *mansio d'il Passo d'ell'Alpis Graia* vraisemblablement ruinée depuis la fin du V<sup>e</sup> siècle).

Remarquons enfin que les connaissances scientifiques relatives à l'histoire de ce site alpin de première importance, pourtant trop longtemps déserté par les chercheurs après une première phase d'études actives, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, vont heureusement s'affiner, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, dans la dynamique de la vaste campagne de fouilles systématique entreprise sur les lieux, depuis quelques années, par une équipe scientifique franco-italienne constituée dans le cadre d'un projet européen transfrontalier de recherches. Affaire à suivre, donc!

tive facilité d'accès la frontière mouvante, le trait d'union imaginaire entre les contingences terrestres et leur prolongement dans les mystères voilés de l'absolu<sup>6</sup>.

De fait, en franchissant le Petit-Saint-Bernard dans les circonstances que l'on sait, Joseph de Maistre accède à une nouvelle vie. Renvoie « à Dieu » son passé heureux du temps de la notabilité chambérienne insouciant, quoiqu'il en ait trop souvent dit ensuite. En a-t-il toutefois pleinement conscience, sous le rideau de cette pluie drue de fin septembre qui lui bouche symboliquement tout horizon ? Douche céleste de neige fondue, à

6 Pour une approche littéraire convaincante de ce thème anthropologique, se reporter à SAMIVEL, *Hommes, cimes et Dieux : les grandes mythologies de l'altitude et la légende dorée des montagnes à travers le monde*, Arthaud, Paris-Grenoble, 1984, 378 p. + 16 planches hors-texte.

Sur le même thème, mais dans une approche de facture universitaire et pluridisciplinaire, on se reportera notamment aux différentes communications des deux ouvrages collectifs suivants : Philippe JOUTARD et Jean-Olivier MAJASTRE (éd.), *Imaginaires de la haute montagne*, Les Documents d'ethnologie régionale, Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie, Grenoble, 1987 ; *La haute montagne. Visions et représentations*, Le Monde Alpin et Rhodanien (1988/1-2), Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie, Grenoble, 1988 (actes du colloque tenu en 1987, à l'occasion de la célébration du bi-centenaire de l'ascension du Mont-Blanc par le naturaliste Horace Bénédict de Saussure, un an après la Première réalisée par Michel Paccard et son guide chamoniard Jacques Balmat). Pour une analyse sociologique (à dire vrai centrée sur l'époque contemporaine), on consultera aussi le convainquant ouvrage de Jean-Paul BOZONNET, *Des monts et des mythes : l'imaginaire social de la montagne*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble, 1992.

Pour une chronologie historique de l'évolution du regard de l'homme occidental sur la montagne alpine, voir par ailleurs l'ouvrage fondateur de John GRAND-CARTERET, *La Montagne à travers les âges. Rôle joué par elle : façon dont elle a été vue*, Librairie Dauphinoise (Falque et Perrin) - Dumas Éditeur - Librairie Savoyarde (François Ducloux), Grenoble - Moûtiers, 1903-1904, 2 vol., t. I - *Des Temps antiques à la fin du dix-huitième siècle*, 1903, t. II - *La Montagne aujourd'hui*, 1904, tandis qu'au sujet du thème incident de l'essor d'une littérature alpine dramatisant notamment, à l'âge romantique, l'esthétique de cette conception quasi surnaturelle du milieu montagnard, on doit se reporter à la thèse désormais classique de Claire-Éliane ENGEL, *La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Librairie Dardel, Chambéry, 1930 ; le cas échéant, enfin, pour une vision actualisée de cette matière, on verra aussi la série d'articles nécessairement hétérogènes (caractéristique inhérente au genre même de toute revue de ce type), inscrite au sommaire de « Montagne et littérature », *L'Alpe*, n° 26, Musée Dauphinois-Glénat, Grenoble, 2005.

On peut par ailleurs remarquer combien, sous la prose des alpinistes ayant contribué à en chasser les bons ou les mauvais génies, en dépit de cette rationalisation de l'univers de la très haute montagne à vrai dire révélatrice de la société occidentale contemporaine, subsiste néanmoins une dimension quasi mystique, souvent teinté de spiritualité d'ailleurs, dans la quête d'une nouvelle forme d'absolu par ces « conquérants de l'inutile », selon la très juste formule de Lionel Terray. Quête beaucoup plus individuelle et intérieure, presque hédoniste au demeurant, plutôt qu'attitude collective de dévotion religieuse comme il en est dans les quelques sociétés montagnardes traditionnelles qui se peuvent encore rencontrer à travers le monde.

cette altitude et à cette époque de l'année qui, par contraste avec le caractère aléatoire de cette fuite obstinée dans laquelle il entraîne une maisonnée bien peu aguerrie à ce genre de péripéties, pousse au contraire sagement les derniers troupeaux toujours en estive, que la petite caravane ne manque pas de croiser, sans doute au niveau du Dou de Sermons, regroupés par les garçons de *pachonnée* auprès des longs bâtiments d'écurie<sup>7</sup> dits de la Commune, voire un peu plus bas déjà, vers le Plan des Fontaines et les derniers prés de fauche du village de Saint-Germain, à reprendre le chemin de leurs quartiers d'hiver. Nul n'en saura jamais rien dès lors que l'intéressé lui-même ne l'a jamais vraiment confié. Pas plus à travers les pages de son carnet journalier que, par la suite, celles de cette volumineuse correspondance où il s'est pourtant complu à revenir avec insistance parfois, sur l'exposé de certains détails cependant bien plus anecdotiques de son ancienne existence<sup>8</sup>. Toujours est-il, en dépit de cet étrange silence maistrrien en l'espèce, que le contexte particulièrement romantique d'une aussi pitoyable équipée n'échappe plus, un siècle après l'événement, à l'hagiographe qui, le premier, s'attache enfin à le rapporter, dans le genre épique, à grand renfort d'effets théâtraux<sup>9</sup>. Peu importe que, trahi par son élan

7 Sabaudianisme ancestral, le terme «d'écurie» est toujours employé en Savoie pour désigner l'étable à bovins. Celui de «*pachonnée*», dérivé du terme franco-provençal «*pachon*», ou piquet auquel on attache le bétail pour la nuit, en alpage, au moment de la traite soir, désigne par conséquent le lieu de regroupement du troupeau; (Aimé CONSTANTIN et Joseph DÉSORMAUX, *Études philologiques savoyennes*. Dictionnaire savoyard publié sous les auspices de la Société Florimontane, Annecy, 1902, 443 p. + carte dépliant hors texte). Par extension, le *pachonnier*, le garçon ou valet de *pachonnée*, est le petit berger (cette tâche était en effet régulièrement confiée, autrefois, à de jeunes enfants), chargé de réunir le troupeau au nouveau lieu qui lui a été désigné pour la traite. Car, dans le souci de fumer régulièrement toute la pelouse des prés d'estive autant que de permettre la repousse rapide de l'herbe foulée par les bestiaux, cette *pachonnée* est-elle déplacée chaque jour ou presque, de quelques dizaines à plusieurs centaines de mètres.

8 Seule exception notable, cette lettre du 16-28 juillet 1807 que les *Lettres et opuscules inédits* destinent au comte Diodati, et dont se sert manifestement François Descostes pour tourner la harangue qu'il fait prononcer à son héros près du «rocher» de Traversette, mais que Fédor Golovkine revendique également à son profit, au prix de quelques nuances de texte; sur ce point de détail, voir Robert TRIOMPHE, *Joseph de Maistre. Étude sur la vie et sur la doctrine d'un matérialiste mystique*, Librairie Droz, Genève, 1968, p. 150.

9 François DESCOSTES, *Joseph de Maistre avant la Révolution*, t. 2, pp. 393-396:

«Quand les voyageurs furent parvenus au sommet du col, le temps avait changé: le vent soufflait en tempête et des rafales violentes balayaient tout sur leur passage. Les nuages, menaçants, s'assemblaient en escadrons colorés de teintes étranges par les rayons intermittents du soleil, – prêts à s'élancer, à se briser les uns contre les autres. Le tonnerre grondait, répandant le long des parois tourmentées des rochers, dans cette solitude grandiose et chaotique, les rugissements de sa voie effrayante. La nature, sur ces sommets déserts, semblait se recueillir, comme à l'heure d'un cataclysme suprême. Les bergers descendaient des pâturages, suivant avec peine les troupeaux affolés comme une armée en détoute».

littéraire, François Descostes en brosse alors un tableau bien improbable et, à dire vrai très édulcoré, trop en retrait de la triviale réalité, aux yeux de l'historien soucieux de vérité plutôt que de vraisemblance romanesque<sup>10</sup>.

---

« Sur le chemin étroit, entre le roc et l'abîme, les deux mules qui entraînaient l'équipage, à chaque éclat de tonnerre, se cabraient et refusaient d'avancer. [...] Le Comte, seul, paraissait insensible à ce qui se passait autour de lui... On eût dit qu'il était ailleurs, dans un autre monde, qu'une pensée l'obsédait et lui enlevait la notion de l'heure présente. Il était descendu de voiture: il s'arrêta près d'un massif de rochers qui borde la route, à un quart d'heure à peine de l'hospice fondé par Saint Bernard de Menthon... [...] Le Comte eut-il alors comme une secrète révélation de l'avenir? [...] De Maistre s'arrêta, comme si ses sentiments longtemps comprimés par un suprême roidissement de volonté faisaient explosion, comme si une tourmente aussi éclatait en lui et déchirait son être en deux... Il promena, pendant un instant, sur les sommets de la terre natale son regard devenu fixe. On eût dit que le Comte hésitait à franchir le pas, qu'il se recueillait, tel que l'aigle mesurant, avant de prendre son essor, les espaces dans lesquels il va planer. Mais l'hésitation, s'il en eut une, ne fut pas de longue durée; d'un geste brusque et presque fatal, il reprit le bâton du voyageur, en disant à la compagne fidèle de toutes ses vicissitudes, grelottante de froid sur un des sièges de la voiture: Ma chère amie, le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable; il décide de notre sort pour la vie... ».

10 Le tableau du passage du Petit-Saint-Bernard par la famille Maistre lors de ce jour automnal du 25 septembre 1792, brossé dans le début des années 1890 par François Descostes, se révèle gangrené de flagrantes inexactitudes. Accommodements mineurs et sûrement inconscients avec la réalité qui ne compromettent pas la teneur générale de la biographie pionnière (et à ce titre irremplaçable), signée par l'avocat chambérien. Mais qui illustrent parfaitement l'esprit dans lequel il a pu travailler alors, se révélant en cela un digne représentant de cette dernière génération, au tournant du siècle, d'historiens à la fibre littéraire exacerbée, dans la grande tradition héritée d'un Jules Michelet par exemple. Avant tout essayiste, il se montre en effet beaucoup plus soucieux de rendre les émotions probables de son héros, l'ambiance de la Savoie pré-révolutionnaire dans laquelle il baigne, qu'en comptable scrupuleux, voire maniaque, de la vérité intangible du fait historique avéré.

Comme son lecteur le déduit sans peine des descriptions qu'il lui offre, François Descostes, pour s'imprégner au mieux des lieux qu'il évoque, a tenu lors de la rédaction de son ouvrage à faire le voyage tarin au Petit-Saint-Bernard. Réflexe louable, presque anodin de nos jours, mais qui atteste en cette époque antérieure à la généralisation de la circulation automobile d'une réelle motivation, même pour un homme dans la force de l'âge (né en 1846 il approche de la cinquantaine), relevant le défi de ce qu'il est encore convenu, à cette date, de dénommer une véritable excursion. Car le périple aller et retour, depuis Chambéry, continue de mobiliser plusieurs journées de voyage, de changement de wagon (le chemin de fer ne dépasse toujours pas Albertville, en ce début de décennie 1890), en changement d'équipage, à chaque relais de poste à chevaux. Or, tout à son émerveillement devant le grandiose du paysage sans doute estival qu'il contemple avec ravissement, dès la sortie de Séz, depuis la calèche qui le hisse sur l'épaule de la Rosière, via les opulents lacets de la route nationale 90. Impressionné par la vue plongeante sur la vallée et l'extraordinaire panorama de Bourg-Saint-Maurice qu'offre le belvédère aérien du virage des Arcades. Admiratif devant l'audace des travaux entrepris par le génie militaire sur le col de Traversette, à l'aplomb du Pont de la Marquise (l'érection du dernier des fortins avancés de la place de Haute Tarentaise, dans le cadre de l'amélioration du plan de fortification dit Séré de Rivières daté de 1880-1885, a débuté à l'été 1891). Soucieux, avant d'arriver à l'hospice, de noter l'emplacement de la vieille Redoute sarde blottie au pied du Mont Valezan, ruinée par les durs combats de la Révolution et de l'Empire, il fait

N'y avait-il pas là, en effet, de manière paradoxale, tous les ingrédients édifians propres à la dramatisation du rendu finalement assez académique, ici, d'une belle scène de genre ? L'écho contradictoire des rumeurs inhérentes à l'avancée des troupes françaises, un temps de fin du monde, peut-être

---

de même monter la famille Maistre en berline légère, par cet itinéraire, un siècle plus tôt : « Le cocher, se tournant vers le doyen, [ne] disait [il pas] : « Il faut se hâter, Monsieur le Chanoine, – nous allons avoir la tourmente.. ». [?] Et, sous la bâche de la voiture, Rodolphe et Adèle, affolés d'instinct comme les mules et les troupeaux, [ne] se couvraient [ils] pas les yeux de leurs petites mains et [ne] se serraient [ils] pas contre Thérèse, la vieille servante qui les avait vu naître et qui récitait, en se signant, une prière à Notre-Dame-de-Bon-Secours [?] », (*ibid.*, p. 393).

Grossier anachronisme, toutefois, qu'une aussi louable attention ! Eh Monsieur Descostes, le dernier tronçon de cette route carrossable sur laquelle vous faites progresser la petite caravane objet de tous vos soins, pourtant projetée dès 1804 par l'administration napoléonienne des Ponts et des Chaussées, sur la rive gauche du Vallon du Reclus, n'a été inauguré qu'après la seconde annexion de la Savoie à la France, en 1866 ! Et encore, les dix-sept kilomètres séparant le col, passé la frontière, du gros bourg de la Thuile, sur le versant désormais italien, ne seront ouverts au trafic et après bien des déboires, qu'en 1872. Quatre-vingt ans plus tôt, ce 25 septembre 1792, c'est toujours sur l'autre versant du ravin du Reclus, comme le comte Amédée VI le 12 août 1351, comme le duc Charles-Emmanuel le 24 novembre 1600, ou encore le futur roi Victor-Amédée II en octobre 1700 par exemple, c'est toujours là bas, sur le vieux chemin muletier tiré au cordeau par les agrimensseurs romains à la veille de l'ère chrétienne, droit dans la pente, que, descendus de monture pour soulager les bêtes de somme lourdement bâties louées pour la circonstance, l'espace de cette traversée, Joseph de Maistre et les siens usent leurs souliers sur le mauvais gravier à la suite de tous les ancêtres de ce prince qu'ils rejoignent de l'autre côté des monts et qui procédèrent si souvent à l'identique, au plus fort de la rampe, par tous les temps, chaque fois qu'ils se sont avisés de passer là. Maîtres de céans partageant le lot commun du flot régulier de voyageurs de toutes conditions s'échinant le long de cette rude voie de communication qu'à cette date, ils contrôlent depuis bientôt huit siècles.

Remarquons d'ailleurs une situation voisine, avant que ne soient donnés les premiers coups de pioches des chantiers napoléoniens, lors de la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, sur les cols concurrents du Mont-Cenis et du Grand-Saint-Bernard. Ce que confirme, si besoin était, un comte de Maistre marqué par l'évidence lorsqu'il note sans plus de détails sur son carnet, à la date du 28 décembre 1792, que l'aînée de ses sœurs « était venue nous chercher par la Suisse et nous avait écrit de S<sup>t</sup> Maurice où elle nous attendait avec une voiture ». Arrêt obligatoire aussi loin de Sembrancher ou d'Orcières jusqu'ou accèdent parfois quelques charrois rustiques, à la belle saison, imposé par la neige sans doute. Mais stationnement obligé en Bas-Valais à défaut de route carrossable jusqu'à Aoste, de toutes manières. On voit mal, en effet, quel autre motif à ce point impérieux aurait interdit à cette sainte parente de pousser son attelage jusqu'à la vieille cité romaine pour embarquer au plus vite une belle-sœur enceinte qui, à un mois du terme, « ressentait des douleurs qui lui faisaient craindre un accouchement plus prochain qu'elle ne l'imaginait » ? Car, bien que « tout le monde tremblait pour elle, à son départ, et pour [les] deux enfants âgés l'un de 5 ans et l'autre de 3 : ils passent le Grand S<sup>t</sup> Bernard [entre le 27 et le 28 décembre, à 2473 mètres d'altitude tout de même] dans des hôtes, portés par des hommes » ! (Joseph de MAISTRE, *Les Carnets du Comte Joseph de Maistre publiés par le Comte Xavier de Maistre*, p. 23.). Belle illustration, a posteriori, du non dit exprimé dans la rage contenue de la laconique formule « Tourmente ma femme et mes enfants souffrent beaucoup » griffonnée le 25 septembre précédent !

des éclairs et le grondement du tonnerre, effectivement. Mais surtout une épouse enceinte de cinq mois<sup>11</sup>, une enfant de cinq ans, un garçonnet de deux ans son cadet, une poignée de domestiques peinant sous le fardeau détrempe du pourtant maigre bagage de route, un frère prélat pataugeant comme son aîné, de concert avec tous leurs autres compagnons d'infortune, soutane relevée, dans le bourbier du méchant chemin de montagne. Peu importe au fond. À défaut de témoignage historique avéré, n'ayons pas peur d'abonder dans le sens d'une légende désormais séculaire. Persuadons-nous avec cette fine plume du XIX<sup>e</sup> siècle finissant n'ayant rien à envier à celle de son modèle, d'entre-apercevoir au gré des paquets de brume montant à l'assaut de la pente, «à un quart d'heure à peine de l'hospice fondé par Saint Bernard de Menthon»<sup>12</sup>, la raide silhouette d'un comte de Maistre s'adonnant à la grandiloquence qui sied, dans de telles circonstances et dans toutes les belles histoires, en ces parages de hautes contrées balayées par la tempête<sup>13</sup>.

Car, eu égard à la légende, le Petit-Saint-Bernard ne se révèle surtout pas anodin. De même qu'il ne représente surtout pas le premier col susceptible de se dresser sous les pas d'un Savoyard Joseph de Maistre qui en a déjà franchi tant d'autres, à bientôt quarante ans, et sous tous les temps, des plus modestes (cols du Crucifix ou col du Chat, pour rejoindre en toutes occasions le Petit-Bugey, cette arrière-cour agreste de Chambéry), aux plus prestigieux (col du Mont-Cenis pour s'en aller étudier à Turin, par exemple, à l'âge de l'adolescence). Mais en ce mois de septembre 1792, et alors qu'il n'en a très vraisemblablement jamais foulé des pieds l'itinéraire complet<sup>14</sup>, Joseph de Maistre choisit pourtant délibérément la

11 Constance de Maistre naît en effet le 26 janvier 1793 à Chambéry: «dudit jour entre 2 et 3 h. de l'après dinée naissance de ma fille: Anne Nicole-Constance; elle est tenue sur les fonts baptismaux par ma sœur aînée et mon neveu M<sup>r</sup> Vignet», *ibid.*, p. 25.

12 François DESCOSTES, *Joseph de Maistre avant la Révolution*, t. 2, pp. 394.

13 Joseph de MAISTRE, *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre*. Précédés d'une notice biographique par son fils le comte Rodolphe de Maistre. (Septième édition revue et augmentée de nouvelles lettres), Lyon, J.B. Pélagaud, 1880, 2 vol., 536 p. et 529 p., t. I, p. 147: «Lorsque les Français entrèrent en Savoie, en 1792, et que je passai les Alpes pour suivre la fortune du roi, je dis à la compagne fidèle de toutes mes vicissitudes bonnes ou mauvaises, à côté d'un rocher que je vois encore d'ici: *Ma chère amie, le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable; il décide de notre sort pour la vie*». Sur les conseils avisés de Robert Triomphe, voir aussi la même lettre, à peu de choses près puisque seul le mot «rocher» y est remplacé par celui de «cocher», reproduite par Fédor GOLOVKINE, *La Cour et le règne de Paul I<sup>er</sup>*, Plon, Paris, 1905, p. 401.

14 Le *Livre Journal* du comte de Maistre, on le sait, ne débute que le 6 novembre 1790 et sa correspondance antérieure à la Révolution, sauf quelques lettres éparses, est perdue. Il est impossible, par conséquent, à l'heure actuelle, de déterminer avec certitude si l'intéressé connaissait la vallée de l'Isère en Amont de l'Étroit du Siaix, avant ce pénible voyage du mois de septembre 1792. On sait seulement, mais sans plus de détails, qu'il a séjourné chez



Haute Tarentaise et le Petit-Saint-Bernard plutôt que la voie de la Maurienne et du Mont-Cenis devenue la norme, depuis le début des Temps Modernes, pour franchir en direction du Piémont l'obstacle géologique des Alpes. Plusieurs raisons à cela, comme toujours. L'armée française du général Montesquiou, tout d'abord, quittant son cantonnement de Fort Barreaux ce « jour de pluie horrible » du 22 septembre 1792, est entrée en Savoie par les Marches, presque sans combattre, pour atteindre Chambéry avec les honneurs de la municipalité dès le surlendemain<sup>15</sup>. Lorsque, sur ces entrefaites, il déguerpit à son tour pour Moûtiers, en prenant bien soin de contourner le massif des Bauges par Annecy et Faverges, afin de ne pas rencontrer la soldatesque ennemie, notre homme a déjà pris ses dispositions. Il y a sagement envoyé sa femme, deux jours au préalable, mettre en lieu sûr son « argent, [son] argenterie et quelques linges », « sur le bruit d'une invasion prochaine des François »<sup>16</sup>. Aussi le plan préétabli de cette échappée sanitaire menée brides abattues, deux jours durant, ne relève-t-il en rien de la géniale prémonition, mais bien plus modestement des minimales précautions d'usage dictées au père de famille diligent par la douloureuse expérience récurrente d'un scénario immuable depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Par la certitude blasée que l'armée adverse coupera inmanquablement la route au midi de la Combe de Savoie, dès les premières heures de l'invasion, pour entamer sa parade traditionnelle dans la vallée de l'Arc sur les talons d'une troupe sarde se repliant en bon ordre jusqu'à la Haute-Maurienne, comme de coutume, sans guère gaspiller de poudre

---

son frère André, à Moûtiers, du 10 au 20 septembre 1791, pendant les fêtes judiciaires du Sénat de Savoie, après avoir fait en partie la route à pied, depuis Chambéry. Y était-il par contre déjà venu avant cette date, tout au moins avant la nomination de son cadet à la dignité de chanoine du Chapitre métropolitain de Tarentaise, en 1784? Mystère! Les Maistre en tout cas, sans attaches familiales dans la haute vallée, ne semblent pas avoir cultivé par ailleurs de relations mondaines suivies avec les quelques – rares, il est vrai – familles locales de notables. Enfin, sans indications de sa part, sans la moindre remarque dans la veine naturaliste, comme toujours dans ses notes, on voit de toutes manières assez mal le magistrat navré de ne jamais parvenir à dégager assez de temps pour l'étude, abandonner le cabinet de son hôte établi dans la proximité d'une bibliothèque épiscopale que l'on imagine volontiers fournie pour, se muant en randonneur moderne, courir besace à l'épaule les chemins de montagne alentour. Joseph de MAISTRE, *Les Carnets du Comte Joseph de Maistre publiés par le Comte Xavier de Maistre*, pp. 6-7.

15 Pour un résumé rapide des événements se reporter à l'exposé synthétique d'Yves TYL, « La Révolution en Savoie », *L'Histoire en Savoie*, n° spécial, Société Savoissienne d'Histoire et d'Archéologie, 1989, pp. 13-17. Sur le même thème on consultera également les nombreux documents reproduits par Corinne TOWNLEY et Christian SORREL, *La Savoie, la France et la Révolution. 1789-1799. Repères et échos*, J.-P. Madelon – Curandera – Atelier Hugueniot, Chambéry, 1989, pp. 91-103.

16 Joseph de MAISTRE, *Les Carnets du Comte Joseph de Maistre publiés par le Comte Xavier de Maistre*, p. 18.

à la défense du vieux duché. Moûtiers ensuite parce que là réside André, ce frère aimé de quatre ans son cadet. Cet infatigable animateur des visites pastorales de 1790 et 1791, dont l'estime qu'on lui porte dans toutes les paroisses de la haute vallée représente le meilleur des saufs conduits que puisse espérer une famille en fuite. André de Maistre, ce doyen du Chapitre métropolitain de Moûtiers, vicaire général et official du diocèse de Tarentaise<sup>17</sup> qui avait présidé à la célébration de son mariage, six ans plus tôt, dans cette église chambérienne de Saint François de Sales – l'actuelle église métropole – où allait se réunir, dans quelques semaines, l'Assemblée des Allobroges qui voterait l'adresse à la Convention nationale en vue de l'annexion de la Savoie à la France révolutionnée sous l'appellation de département du Mont-Blanc<sup>18</sup>. Moûtiers enfin, de par la proximité du Val d'Aoste en cas de nécessité, sur la route de Turin, où le président François-Xavier de Maistre avait notamment entretenu jadis suffisamment de liens d'amitié avec nombre d'administrateurs locaux, en marge des responsabilités qui lui furent confiées lors des vastes opérations de liquidation du régime seigneurial, de 1762 à 1770, ou de révision, dans les mêmes années, des vieilles Royales Constitutions de 1729, pour y maintenir intact au profit de ses enfants, peu après sa mort, un réseau toujours vigoureux de relations autres que simplement superficielles ou mondaines, à défaut de profondes attaches<sup>19</sup>. Il est vrai qu'incorporé jusqu'alors dans le ressort

17 Nommé doyen du Chapitre métropolitain de Moûtiers le 17 novembre 1784, puis vicaire général le 1<sup>er</sup> septembre 1785, André de Maistre est l'un des tout premiers clercs de son diocèse à prendre les chemins de l'émigration, quittant définitivement Moûtiers en février 1793, après la parenthèse automnale de 1792 au cours de laquelle il accompagne son frère Joseph jusqu'à Aoste, par delà le Saint-Bernard. Ce qui ne l'empêchera d'ailleurs nullement, dans la clandestinité et ce jusqu'à la fin des persécutions religieuses, de parcourir de temps à autre la Tarentaise en tous sens, à toutes saisons, afin d'assurer le gouvernement d'un diocèse au demeurant désemparé par la mort de son évêque, Monseigneur de Montfalcon, au courant de l'été 1793.

Au sujet de la figure la plus méconnue des frères de Maistre, voir Joseph GARIN, *Histoire religieuse de la Révolution en Tarentaise. – La constitution civile du clergé. La Terreur*, Librairie Bertrand, Albertville, 1935, p.9 et suivantes; Marius HUDRY, «Un frère de Joseph et Xavier de Maistre, André Maistre», *Revue du Vieux Conflans*, n° 60, Amis du Vieux Conflans, Albertville, 1963, pp. 74-80; Jean REBOTTON, «Regards sur André de Maistre, prêtre: deux lettres inédites, 1794, 1802», *Études maistriennes. Nouveaux aperçus sur la famille de Maistre et sur les rapports de Joseph de Maistre avec Monsieur Siedingk*, Bibliothèque de l'Archivium Augustanum, II, Aoste, 1974, pp. 103-115.

18 Yves TYL, *La Révolution en Savoie*, pp. 18-25; Corinne TOWNLEY et Christian SORREL, *La Savoie, la France et la Révolution*, pp. 105-139.

19 Sur ce point voir la biographie de François-Xavier de Maistre par Jean REBOTTON, *ibid.*, pp. 7-65. En cet automne 1792, la famille Maistre est en réalité tout d'abord hébergée à Aoste par l'intendant de Saint-Réal, rejeton d'une vénérable famille savoyarde par ailleurs indirectement apparentée aux Maistre du fait des liens croisés des relations d'amitié et de cousinage qui se confondent plus que jamais, dans un tel milieu provincial, à la veille de la

judiciaire du Sénat de Savoie, le Val d'Aoste et, en son sein, ses notables, continuent en cette fin du Siècle des Lumières d'entretenir avec le duché, voire avec l'élite chambérienne, d'assez étroits contacts de cousinage. À la veille de la Révolution, par exemple, quelques unes de la grosse poignée de prestigieuses familles issues de la vallée de la Doire Baltée et au contraire de leurs homologues du Val de Suse lorgnant depuis longtemps vers Turin, possèdent toujours dans la capitale savoyarde soit un hôtel, soit des parents proches, où descendre de temps à autre, au gré des nécessités du cours de leurs affaires.

Bien que le plateau du Mont-Cenis représente alors depuis plus d'un millénaire l'assiette de la voie transalpine la plus fréquentée des Alpes occidentales du Nord, tant en nombre de voyageurs qu'en volume de marchandises, reléguant son dauphin tarin au statut désobligeant de passage secondaire, ce dernier n'en représente pas moins, on l'a dit, l'ancien Mont Joux de l'illustre voie impériale antique des Gaules<sup>20</sup>. Après quelque deux ou trois siècles de rude concurrence, au lendemain des Invasions barbares, ce n'est en effet qu'au cours du Haut Moyen Âge et sous les bons auspices des héritiers de Pépin le Bref que, finalement, s'établira le durable succès mauriennais<sup>21</sup>. De sorte que, tout attaché que puisse paraître Joseph de Maistre, dès avant cette péripétie, à la définition d'une monarchie sacrée à la mode carolingienne, il a sûrement plu à la Providence, dans sa souveraine justice, de lui faire franchir symboliquement un obstacle rappelant le souvenir des héros antiques plutôt que celui des preux chevaliers médiévaux. Fin lettré à l'ironie douce amère, haut la plume, à défaut de soudard ivre d'en découdre l'épée en main, le comte de Maistre est un personnage de tragédie gréco-latine étranger à l'univers onirique des chansons de geste

---

Révolution, avant de l'être au domicile de la comtesse de Bard. Voir sur ce point, François DESCOSTES, *Joseph de Maistre pendant la Révolution. Ses débuts diplomatiques. Le Marquis de Sales et les émigrés. 1789-1797*, Librairie Alfred Mame et Fils, Tours, 1895, pp. 189-190.

20 En dépit d'une abondante bibliographie, en cette matière, on peut néanmoins se reporter avec avantage aux deux plaquettes suivantes: Jean BELLET, François FORRAY, Michèle MESTRALLET, Jean PRIEUR, Severino SAVI, *Mont-Cenis porte des Alpes, L'Histoire en Savoie*, n° spécial, Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, 1989; François FORRAY, *Franchir les Alpes, L'Histoire en Savoie*, n° 106, Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, 1992.

21 Aucune des nombreuses « Histoire de Savoie », des plus savantes aux plus littéraires, n'omet par exemple de mentionner comment le pathétique convoi d'un Charles-le-Chauve agonisant traverse le Cenis, dans le temps de Noël de l'an 877, au retour de cette campagne d'Italie passée à la postérité via le fameux capitulaire de Quiercy-sur-Oise qui en détaille les préparatifs, avant de s'immobiliser quelques heures dans un village de Haute-Maurienne dit de « Brios », par les vieilles chroniques d'alors (l'un de nos modernes Avrieux ou Villarodin-Bourget), pour permettre au royal voyageur de rendre plus décentement son âme à Dieu.

et de l'amour courtois. En abandonnant sa vie d'autrefois aux abords de cette colonne de marbre gris, orpheline depuis des lustres de la statue de Jupiter qu'elle supportait autrefois avec suffisance, c'est avec la figure d'Orphée fuyant les Enfers et non avec celle de Roland agonisant à Roncevaux qu'il s'identifie ! Il n'est d'ailleurs pas certain, à bien y réfléchir, qu'un François Descostes complaisant, soucieux de souligner l'humanité de son sujet, ait eu naguère raison de nous le dépeindre ainsi pour l'éternité, figé une fois de plus, à cette heure cruciale, vers le seul passé. Jetant un ultime regard éperdu vers la cuvette détrempée de Bourg-Saint-Maurice comme quelqu'un qui, retardant l'échéance, hésiterait encore.

Non ! Là, sur ce col battu par la tempête où, sur le rythme de la virile partition des éléments déchaînés, les contours imprécis du vieil hospice se dessinent soudain, fantomatiques, dans les déchirements de brume, sur ce plateau d'altitude hors du temps, égaré entre ciel et terre, que l'on accepte au contraire, pour les besoins impérieux de la cause, avec tous les antiquaires des siècles passés et leurs émules aussi érudits que chauvins des locales sociétés savantes d'aujourd'hui, de ne plus parvenir, sous l'orage redoublant de violence, à distinguer la forme du magistrat savoyard avec le spectre irisé d'un jeune général carthaginois de 26 ans<sup>22</sup>. N'entend-on pas

22 Le mystère de l'exacte détermination du lieu de passage alpin de l'armée punique emmenée par le jeune général en chef carthaginois, à l'automne 218 avant notre ère, demeure entier malgré l'abondante littérature qui lui a été consacrée depuis l'essor d'un engouement véritable des historiens locaux pour l'étude de l'événement, sur fond de développement des sociétés savantes, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les contradictions flagrantes entre les textes majeurs de Polybe et de Tite-Live (les deux seules chroniques de la Deuxième Guerre punique qui nous soient parvenues), ne cessent en effet, depuis cette date, d'alimenter la controverse entre farouches partisans d'un passage septentrional par la Tarentaise et le Val d'Aoste et leurs tout aussi virulents adversaires promoteurs d'une hypothèse méridionale par la Maurienne ou le Briançonnais et le Val de Suse.

Or, abandonnant pour les besoins impérieux de la cause du Comte de Maistre l'objectivité qui doit en temps ordinaire rester de mise dans l'examen scientifique de toute controverse historique de ce style, sans même prétendre nous immiscer d'une quelconque manière dans ces débats érudits, comprenons-le bien, adoptons à la suite de toute une lignée d'ardents défenseurs de cette option, le présumé pour nous invariable du passage d'Hannibal et de ses éléphants mythiques au Petit-Saint-Bernard. Dans un parallèle hagiographique saisissant, un tel précédent antique rehausse si bien le prestige de la légende maistrienne ! Ne négligeons cependant pas la possibilité de nous retrancher, en cas de besoin, derrière le rempart de l'opinion avisée émise autrefois, en la personne du révérend William Augustus Brevoort Coolidge (*Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, Librairie Payot et C<sup>ie</sup>, Paris, 1913, p. 197), par l'un des explorateurs pionniers de l'immensité alpine :

« Nous n'avons pas l'intention de reprendre la controverse au sujet du passage suivi par Hannibal lors de son invasion de l'Italie en l'an 218 avant J. C. [...] j'ai en personne effectué la traversée, ou tout au moins l'ascension par un versant, de tous les passages alpestres, hauts ou bas, qui ont été désignés comme pouvant être celui d'Hannibal, même des plus invraisemblables ; et on en a proposé beaucoup. Cet examen m'a confirmé dans l'idée [que si] Hannibal a, très probablement, passé le Mont-Genèvre. Seul le Petit Saint-

alors distinctement, sur les lèvres de l'admirateur chambérien des grands destins héroïques, cette sublime harangue rapportée par les Polybe<sup>23</sup> et Tite-Live<sup>24</sup> de ses chers livres qu'à cet instant, même le corps rompu et l'esprit abruti par l'épreuve d'une montée quasi initiatique, Maistre-Hannibal ne peut avoir oublié? À nous la Plaine padane! À nous l'ivresse d'une destinée de bohème qui nous comble mieux, quoiqu'on en dise, que le morne ennui réglé d'une petite vie bourgeoise de magistrat appliqué!

#### ANALYSE DE LA SCÈNE

L'image, avouons-le, à vingt-et-un siècles de distance, ne manque pas d'allure. Puisque du fait du laconisme du *Livre Journal* nous en som-

---

Bernard pourrait être opposé avec quelque probabilité au col sus-nommé; tous les autres passages présentent quelque point inconciliable avec les données du problème».

Au sujet de l'exposé d'une thèse tarine longtemps formulée en termes beaucoup plus romanesques et romantiques que réellement étayée par une analyse critique croisée, à prétention scientifique, des sources littéraires, géographiques, historiques et archéologiques, on peut par exemple prendre le pouls de cette évolution en consultant le florilège édifiant des deux ouvrages suivants, révélateurs archétypes de ces deux approches opposées, à un peu plus d'un siècle de distance: Jean RULLIER, *Bourg-Saint-Maurice et ses environs. Essai historique sur la Tarentaise*, 1867, pp. 15-25; Francis de CONINCK, *La traversée des Alpes par Hannibal (selon les écrits de Polybe). Les routes romaines alpines (selon la Table de Peutinger)*, Les Grands itinéraires de l'Histoire, Éditions Ediculture, Montélimar, 1992.

23 POLYBE, *Histoires* (Édition publiée sous la direction de François Hartog, texte traduit, présenté et annoté par Denis Roussel), Quarto, Gallimard, Paris, 2003, livre III, chapitre II, 54, p. 298:

« 1. Comme on approchait de l'époque où les Pléiades se couchent, il y avait déjà, à haute altitude, un épais tapis de neige. Hannibal vit que ses troupes étaient démoralisées à la suite des épreuves déjà endurées et par la perspective de celles qui les attendait encore. Il réunit donc les hommes 2. et s'efforça de ranimer leur ardeur en faisant valoir le seul argument qui pût les impressionner: le fait que l'on pouvait maintenant apercevoir clairement l'Italie. De fait, l'Italie commence au pied des Alpes, de telle façon que, lorsqu'on embrasse d'un seul regard la plaine et la montagne, la seconde apparaît comme une citadelle dominant tout le pays. 3. Hannibal put donc montrer du geste à ses soldats la plaine du Pô [...] En leur désignant d'autre part la direction de Rome, il parvint, dans une certaine mesure, à relever leur courage ».

24 TITE-LIVE, *Histoire Romaine. Livres XXI à XXV. La seconde Guerre punique I* (Traduction nouvelle, introduction et notes par Annette Flobert), GF – Flammarion, n° 746, Flammarion, Paris, 1993, Livre XXI, 35, p. 95:

« Les hommes étaient à bout de forces et découragés par tant de souffrance quand une chute de neige, à la date où disparaissent les pléiades, provoqua de très vives frayeurs. Le départ avait été donné à l'aube, dans un paysage couvert de neige; l'armée avançait péniblement et tous les visages exprimaient l'abattement et le découragement quand Hannibal, parti en avant, ordonna aux soldats de faire halte sur une hauteur d'où on avait une vue très étendue et leur montra la plaine du Pô au pied des Alpes: ce n'étaient pas seulement les remparts de l'Italie mais bien ceux de Rome qu'ils étaient en train de franchir. Il n'y avait plus d'obstacles, il suffisait de se laisser descendre ».

mes réduit à d'hasardeuses conjectures – mais pourquoi si peu de bonne volonté, franchement, lorsque l'on s'évertue pourtant à tenir un carnet journalier? – osons notre interprétation. Le lecteur fera ensuite tranquillement son choix, à tête reposée, pour l'évocation de cet épisode maistrien, entre le trait romantique à la Turner de son contemporain François Descostes et celui du présent récit, à la manière néo-classique de David idéalisant le passage de Bonaparte au Grand-Saint-Bernard moins de dix ans après celui, plus modeste, de Joseph de Maistre au Petit Saint-Bernard<sup>25</sup>.

Car c'est en premier lieu la démesure de l'environnement qui, sur ce col, frappe le visiteur actuel en dépit de telles scènes idéalisées, au demeurant parfaitement invérifiables. C'est l'austérité même du site que traduit finalement assez bien le mutisme lourd de sens des *Carnets* dès lors que la nature, parfaitement à l'unisson du providentialisme maistrien, ne se fait ici guère plus aimable que délicieusement sublime en s'efforçant presque, au contraire, de n'apparaître qu'épreuve au gré de ses outrances manifestes. *A fortiori* lorsqu'un Joseph de Maistre qui n'est sans doute jamais passé par là, comme on l'a déjà souligné et qui, de toutes manières, n'y reviendra plus, n'entrevoit sans doute pas grand chose, n'en déplaît à François Descostes, du paysage témoin de sa « diabolique » traversée. Puisque la connaissance des confins, en ces circonstances météorologiques accoutumées de fin septembre, permet de s'en persuader, la précipitation des courants dominants de vents d'Ouest, à cette période de grandes marées océanes, se conjugue inmanquablement sur les hauts massifs alpins en rideaux de pluie, en brouillards épais et en froid mordant. Et, de fait, nonobstant les modestes deux mille deux cents mètres d'altitude qui lui valent le statut d'une des plus basses échancrures de toute la ligne de partage des eaux de l'Arc alpin, le Petit-Saint-Bernard représente cependant, à travers cette dernière, l'un des points de passage les plus ventés, les plus neigeux, les plus inhospitaliers en un mot de toutes les Alpes occidentales du Nord<sup>26</sup>. Même l'espace fugace de quelques

25 Sur ce point voir notamment François FORAY, « En Savoie sur les pas de Turner », *La Savoie identité et influences (La Savoie dans son environnement européen)* – Actes du XXX<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes de Savoie (Le Bourget-du-Lac, 8-9 septembre 1984), Chambéry, *L'Histoire en Savoie*, n° spécial, Société Savoissienne d'Histoire et d'Archéologie, 1985, pp. 67-76; Claire CONSTANS, « Le passage des Alpes à Versailles: une muséographie somptueuse pour une gloire naissante », *La Deuxième campagne d'Italie et les conséquences de la bataille de Marengo*, Actes du Colloque international de Chambéry, 9-10 novembre 2000, Mémoires et Documents de la Société Savoissienne d'Histoire et d'Archéologie, t. CIII, SSHA, Chambéry, 2001, pp. 289-296, et Frédéric Künzi, « L'iconographie du passage des Alpes par Bonaparte », *loc. cit.*, pp. 297-319.

26 Voir Bernard JANIN, « 3. Froid, neige et vent », *Le Col du Petit-Saint-Bernard. Frontière et trait d'union alpin*, pp. 33-46. « Les statistiques donnent [en effet] le frisson: il règne au

heures, le cas échéant, les flocons ne s'y observent-ils pas, peu ou prou, à tous les mois de l'année? Surtout en 1792, en une époque toujours représentative de cette parenthèse de net refroidissement du climat que les historiens ont, depuis, baptisé le Petit âge glaciaire<sup>27</sup>. Comment ainsi ne pas déduire, ne pas imaginer la neige fondue cinglant les visages, raidissant les lèvres, imprégnant les vêtements, alourdissant les pas, à la lecture de ces mots déjà évoqués, empreints de résignation outrée: «Tourmente ma femme et mes enfants souffrent beaucoup; couché à la Thuile, couchée diabolique»? S'il est certains belvédères aimables, arcadiens jusqu'en haute montagne, susceptibles de pousser leurs visiteurs à l'extase contemplative d'une vue pittoresque même dans les conditions climatiques les plus pénibles, tel n'est pas le cas du plateau pelé du Petit-Saint-Bernard, à l'herbe rase perpétuellement agressée par les rafales de ce vent jaloux de son statut de maître absolu des lieux. Attention, le panorama en est toutefois grandiose malgré l'étroitesse relative du col, lorsqu'il se laisse contempler! Ne serait-ce qu'à l'issue d'une montée réalisée sur le versant tarin, au fond d'un ravin sans vue. Qu'on se représente notamment en toile de fond, fermant le Nord d'un amphithéâtre de hautes parois rocheuses, l'altière cime d'une face méridionale du Mont-Blanc en dessous de laquelle se devinent, à la limite de la barrière des premiers plans causée par la proximité des Mont d'Ouille et du Bério Blanc, les premiers séracs des vertigineuses coulées pétrifiées des glaciers du Brouillard et du Freney. Vue plus majestueuse encore que grandiose, incontestablement! Mais vue désolée, minérale, finalement inquiétante sous la rare lumière grise des jours de bourrasque pour le voyageur transi sous la pèlerine, par ailleurs appliqué, le col franchi, à ne pas perdre le chemin balisé par les hauts jalons de bois qui, lugubres, émergent de temps à autre des bancs

---

col une température sibérienne! On estime que la moyenne annuelle oscille autour de + 0°5 environ [...] La neige demeure [également] l'élément résolument hostile du climat, en raison de sa fréquence, de sa quantité et de sa persistance: elle représente, sur l'ensemble de l'année, 50% des jours de précipitations totales [...] Et pourtant nous n'avons encore rien dit des vents qui l'assaillent toute l'année [...] Ainsi les éléments se sont-ils ligués pour faire du Petit-Saint-Bernard une terre inhospitalière, complètement nue, sans un arbre», *loc. cit.*, pp.34-37.

27 C'est à l'Américain François E. Matthes, et à l'occasion d'un article publié en 1942, que l'on doit l'appellation imagée de *little ice age* qui est désormais utilisée par tous les spécialistes, notamment dans les Alpes, pour évoquer avec le second des trois cycles climatiques du dernier millénaire, la période de crue caractéristique des glaciers de l'hémisphère nord, entre 1600 et 1850 environ. Pour un exposé historique des manifestations du Petit Âge glaciaire dans les Alpes, se reporter à Emmanuel LEROY LADURIE, *Histoire du Climat depuis l'An mil*, Champs, Flammarion, Paris, 1983, 2 vol., t. I, pp. 157-287 (réédition, remise à jour, de l'ouvrage de 1967).

de brume plaqués dans tous les creux par les vagues déferlantes du vent des sommets.

Il est aussi des alpages riants dans la proximité immédiate de certains des concurrents historiques du col du Petit-Saint-Bernard. Le vaste plateau du Mont-Cenis aujourd'hui noyé sous les eaux du lac de barrage éponyme en a ainsi représenté l'exemple le plus abouti, des siècles durant, dans l'opulence estivale des troupeaux et la nombreuse société afférente des bergers. Rien de tel en l'espèce sur l'étroit couloir herbeux d'un col pourtant nettement plus avenant, à ce titre, que son aîné et relatif voisin dit du Grand-Saint-Bernard. À la belle saison le voyageur en transit de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle peut même, l'espace d'une à deux heures de marche, ne guère rencontrer âme qui tienne entre les derniers chalets d'estive disséminés à vue de la petite chapelle des Laix, versant tarin, et ceux qu'il ne retrouve, à la redescente, que bien en aval du Plan de l'Abondance, versant valdôtain, après avoir doublé l'inquiétante masse sombre d'un Lac Verdet de notables dimensions, en contrebas du chemin. Plan d'eau, comme par mimétisme, sans autre signe de vie apparent que celui de l'écume de la crête des courtes vaguelettes qui rident sa surface en permanence, sous l'effet des insidieuses rafales tournoyantes piégées là, dans ce repli de terrain, après avoir longtemps rebondi le long des pierriers s'écoulant des sommets tout proches de Lancebranlette et des Rousses. Seul laisse augurer d'un peu de vie, finalement, hiératique, planté au beau milieu de l'échancrure pour échapper aux sournoises coulées d'avalanches printanières, le vieil hospice fondé peu après l'an mil par Saint Bernard de Menthon, si l'on en croit la légende. Mais en réalité élevé à son emplacement actuel, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, par le tout aussi saint archevêque Pierre II de Tarentaise<sup>28</sup>.

28 Non seulement la pieuse figure de Saint Bernard de Menthon apparaît très largement légendaire, telle que fixée par la tradition alpine, mais il semble même peu vraisemblable que le Saint ait pu connaître l'hospice qui porte pourtant son nom, sur le col du Petit-Saint-Bernard. De toutes manières plus récent que son actuel homologue du Grand-Saint-Bernard, daté quant à lui des années 1050, il fut en outre initialement élevé à proximité immédiate des ruines du quartier des *mansiones* romaines, en limite du ressort diocésain d'Aoste, sans doute sur les fondations d'une modeste maison hospitalière déjà érigée là au cours du Haut Moyen Âge (les archives attestent d'un tel hospice primitif au VIII<sup>e</sup> siècle, comme le rappelle François GEX, *Le Petit-Saint-Bernard. Le «Mystère» – Le col – Les routes – l'Hospice – Les voyageurs*, pp.100-101), avant que, délabré à son tour dès avant le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, il soit rebâti cinq cents mètres à l'aval occidental de la Colonne Joux, sur ordre d'un archevêque Pierre II de Tarentaise désireux de compter dorénavant l'établissement charitable sur les confins ultimes de son propre diocèse. Saint prélat qui doit ainsi, depuis lors et n'en déplaise à la légende, être regardé comme le seul fondateur avéré de l'hospice toujours en place aujourd'hui.

Pour une biographie historique de Saint Bernard de Menthon dégagée de la gangue de légendes merveilleuses qui l'obscurcissait jusqu'alors, voir la savante mise au point, devenue classique en la matière, d'André DONNET, *Saint Bernard et les origines de l'hospice du Mont-*



Vaisseau immobile, suspendu sur le rebord occidental du replat menant en pente douce jusqu'au col à proprement parler, à la manière dont certains phares, dans un tout autre univers, parviennent également à témoigner de la présence humaine, juchés, en pleine mer et au raz des flots, sur un îlot aussi exigü qu'inconfortable<sup>29</sup>.

Dans un tel contexte, ce col à présent presque désert, quoique hanté du souvenir des héros anciens, ne symbolise-t-il pas une part notable de l'exigeante philosophie maïstrienne, un rien désenchantée, de l'existence? Ce passage, ce transport à tous les sens du terme, en ce 25 septembre 1792, ne saurait s'accomplir dans l'aimable décor alpestre qui sied si bien à un Jean-Jacques Rousseau, par exemple, lorsqu'il rappelle combien il lui faut, pour parvenir à prendre de grandes décisions, chemin faisant – qui l'aurait oublié? – « Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de [sa] course un objet agréable: [...] Au reste, on sait déjà ce que j'entens par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur »<sup>30</sup>. Non, le rite maïstrien de passage ne saurait être célébré autrement

---

*Joux (Grand-St-Bernard)*, Œuvre St-Augustin, St-Maurice, 1942; on peut aussi, dans un genre plus littéraire, se reporter à l'essai de Marcel MICHELET, *Dieu sur les montagnes. Saint Bernard de Menthon*, Éditions du Grand-Saint-Bernard, Martigny, 1961, et, sur le thème plus circonstancié des liens entre Saint Bernard de Menthon et l'hospice du col du Petit-Saint-Bernard, ou encore l'abbaye de Tamié, à Anselme DIMIER, *Saint Bernard et la Savoie*, Gardet et Garin, Chambéry, 1948. Quant à la figure de Pierre II de Tarentaise, également longtemps brouillée par l'hagiographie, consulter Anselme DIMIER, *Saint-Pierre de Tarentaise, essai historique par un moine de Tamié*, Ligugé, 1935, 206 p. ou, du même auteur, « Saint-Pierre de Tarentaise », *Mélanges à la mémoire du père Anselme Dimier*, 3 vol., 1987, t. I – *Père Anselme Dimier*. 1, l'homme et l'œuvre. 2, travaux inédits et rééditions, pp. 355-364; pour une biographie allégée de tout appareil scientifique, cf. Henri RIGUET, *Printemps en Chrétienté. L'aventure spirituelle de Saint-Pierre de Tarentaise*, Abbaye de Tamié, Mercury, 1967.

29 En 1792 le vieil hospice est toutefois bien mal en point. Pourtant propriété depuis 1752 de l'ordre militaire et hospitalier des Saints Maurice et Lazare (encore dit « Ordre Mauricien » dans les États de cette Majesté le Roi de Sardaigne faisant figure de Grand Maître de celui-ci), menaçant ruine, il végète tant bien que mal, désormais desservi par un seul et dernier religieux, le recteur – un certain Nicolas Gontier à cette date – aidé de simples commis laïques dûment appointés pour ce faire. Réquisitionné en 1794 par une armée française qui le transforme en hôpital militaire, mis à mal par les combats de la Révolution et de l'Empire, il s'effondrera d'ailleurs en partie en 1816, avant d'être enfin relevé par Charles-Albert dans sa forme actuelle pour connaître une réelle embellie, un siècle durant, des années 1840 à 1940.

30 François VERMALE, *Jean-Jacques Rousseau en Savoie. Annecy – Chambéry – Les Charmettes*. Extraits des *Confessions* situés et commentés, Librairie Dardel, Chambéry, 1922, pp. 77-78.

que dans la fureur fracassante d'un combat de titans entre les forces du bien et du mal que manifeste, justement, l'osmose dramatique entre le déchaînement des éléments, sur le col du Petit Saint-Bernard, et la configuration austère des lieux.

Bien qu'il n'en pipe mot enfin, le polémiste à venir abandonne sa tranquille vie d'autrefois en traversant l'un de ces hauts lieux perdus entre ciel et terre où, autre parallèle métaphorique saisissant, une institution charitable accueille depuis le Moyen Âge, on le sait, les égarés de toute condition comme la Croix, de manière plus ordinaire, accueille et guide les égarés de la vie<sup>31</sup>. Par ce jour de tempête, en ce siège quasi infernal de toutes les outrances alpines, le Christ ne matérialise-t-il pas malgré tout sa présence, au cœur de cette apparente opposition, pour qui accepte de la reconnaître, incarnée dans la fragilité d'une œuvre humaine, fût-elle ecclésiale et, par là, d'inspiration divine? Une nouvelle fois, en étroite adéquation symbolique avec le caractère rigoureux des lieux, tout, jusqu'au bâtiment abritant les hospitaliers, reflète l'austérité ambiante du site. En l'occurrence une construction parallépipédique, à la proue dirigée face au vent d'ouest ici dominant pour, au quotidien, mieux laisser glisser les bourrasques le long de ses flancs surbaissés où s'ouvrent de chiches et étroites ouvertures. Construction toute en longueur, également, pour résister à la furie animale des quarante à cinquante jours annuels de foehn, ce vent d'Est au contraire, sur le col du Petit-Saint-Bernard qui, se déchargeant des moiteurs padanes au passage des reliefs, invite le montagnard imprévoyant, balayé comme un fétu de paille, à éprouver la petitesse de sa condition face aux brusques manières de Dame Nature. Point de fioritures d'architecture par conséquent, et encore moins de grand décor peint en trompe l'œil. À peine un clocher rustique pour, comme il se doit, marquer à l'extrémité orientale du rustique vaisseau de pierre à la lourde couverture de lauzes si peu débordante, l'emplacement de la petite chapelle intégrée à l'édifice.

31 Quoiqu'en décadence notoire (voir *supra* note 29), le vieil hospice délabré continue néanmoins, en ce 25 septembre 1792, d'offrir pour quelques temps encore le refuge aux voyageurs transis, hébétés par la tempête. Or, curieusement, Joseph de Maistre demeure parfaitement muet, comme le savent les lecteurs de ses *Carnets*, au sujet d'un tel haut lieu monastique alpin. Comment, pourtant, croisant obligatoirement le vieil hospice planté au bord du chemin, ne se serait-il pas arrêté dans ce havre de paix multi séculaire, au moins pour offrir aux siens de précieux instants de réconfort? Attendu à Aoste au plus tôt, pressé par la menace d'une obscurité qu'il craignait peut-être de rencontrer sur le chemin de la Thuile, voulait-il ne surtout pas s'attarder en route? Précurseur montagnard du Radeau de la Méduse en ces circonstances météorologiques exécrables, dans la promiscuité de son confort très relatif, l'ancestrale mesure hospitalière était-elle à ce point déjà bondée qu'elle ne pouvait accueillir le surplus de la petite caravane des Maistre? Nous n'en saurons jamais rien, une fois de plus, par l'éternelle faute de ce demi mutisme maistrien!

Figuration, dans cette sobriété confinant au dépouillement absolu, d'une vision de l'Église finalement jansénisante dont le comte de Maistre se rapprochera de plus en plus, sur la fin de sa vie, malgré sa formation chambérienne dans l'intimité des Pères jésuites et ses offres ultérieures de bons services, bien mal récompensées, à la cause ultramontaine.

N'est-ce pas tout le Providentialisme maistrien qui, dans sa dimension peut-être plus ouvertement stoïcienne que parfaitement idoine, sur le strict plan théologique chrétien, peut se déduire de la tentative de reconstitution de l'épisode par ailleurs insignifiant lorsqu'on l'isole de son contexte, si sèchement rapporté à la date du 25 septembre 1792, sur une page des *Carnets*? N'est-ce pas l'Église qui, par l'intermédiaire de ce bon curé de campagne que représente l'abbé Piffet, recteur de la paroisse de Séez<sup>32</sup>, héberge et reconforte les fragiles jouets de l'histoire, à la veille de l'épreuve, alors qu'ils s'appêtent à quitter le monde ordinaire des hommes et des villages ceinturés de leurs vergers opulents, à cette basse altitude, pour s'en aller frôler le pire, au cours de leur ascension, sous la pluie froide

32 À son sujet François Descostes fournit en note les quelques éléments de biographie suivants: «L'abbé Piffet occupait le prieuré depuis le 18 février 1780. Chassé par la tourmente révolutionnaire, ayant refusé de prêter le serment qui, suivant l'expression de Joseph de Maistre, «cribla» les prêtres du clergé de France, il reprit son poste le 14 mai 1797» (François DESCOSTES, *Joseph de Maistre avant la Révolution*, t. 2, p. 392).

Profitons de l'occasion, une dernière fois, pour comparer l'indigence du matériau maistrien extrait du *Livre Journal* avec le récit cependant détaillé qu'en tire ensuite le zélé hagiographe, un siècle après les faits. Joseph de Maistre, on s'en souvient, se contente de coucher sur son carnet: «24. Je pars [d'Albertville] à 2 h du matin et j'arrive vers les 9 h à Moûtiers, d'où ma femme venait de partir avec mon frère le Doyen, mes deux enfants, et mes domestiques; je vais les rejoindre et nous couchons au Bourg de Scez chez le curé où nous sommes fort bien reçus»; (Joseph de MAISTRE, *Les Carnets du Comte Joseph de Maistre publiés par le Comte Xavier de Maistre*, p. 19). En voici la traduction lyrique par François Descostes:

«On fait ce jour-là une rude étape et par de rudes chemins: on traverse Saint-Marcel, Aime, Bellentre, Bourg-Saint-Maurice; à la nuit tombante on arrive à Séez, sur ce plateau, l'un des plus merveilleux des grandes Alpes, dont l'Isère baigne le pied et qu'encadre une superbe forêt de mélèzes... Où loger, en pareil lieu, avec une femme et des enfants en bas âge?... De Maistre va frapper à la porte du presbytère; le prieur, le bon abbé Piffet, les reçoit avec cette cordialité simple qui donne tant de prix à l'hospitalité en pays de montagnes. Un souper improvisé par la vieille servante reconforte les voyageurs; des lits bien chauds sont préparés pour les enfants. M<sup>me</sup> de Maistre veille sur eux, et, par cette belle nuit d'automne, dans le silence de la nature endormie, sous cette voûte azurée vers laquelle montent les cimes blanches, le comte s'attarde à causer avec le prieur des grands événements dont l'abbé Piffet, lui aussi, comme tant d'autres, allait être la victime...» (François DESCOSTES, *ibid.*, p. 391-392).

L'image est charmante, idyllique à souhait. Mais peut-on raisonnablement soutenir qu'un voyageur harassé de fatigue, tout causeur impénitent qu'il soit, levé depuis deux heures du matin et ayant marché toute la journée, par mauvais temps, sur plus de cinquante kilomètres, puisse ainsi passer tranquillement la soirée à commenter l'actualité avec le maître de céans sans tomber, littéralement, de sommeil?

de ce début d'automne ? N'est-ce pas le prêtre qui continue à les assister au matin, à l'heure du départ, comme on administre les derniers sacrements en d'autres circonstances, à tous ceux qui, à leur manière, se préparent aussi à « passer », pour franchir cependant un obstacle d'une toute autre nature qu'un simple col alpin, même par pareil jour maudit pour le premier chrétien venu, peu rompu à conduire une petite expédition familiale, avec femme enceinte et enfants en bas âge, sur d'aussi scabreuses sentes détrempées de montagne ? N'est-ce pas l'Église, toujours, qui les accompagne le long de ce chemin de croix balisé par les nombreuses stations des inévitables oratoires de la piété populaire alpine qui surgissent ça et là, aux endroits périlleux ou exposés de l'itinéraire, par le média de ce frère cadet, futur évêque d'Aoste<sup>33</sup>, au demeurant leur destination présente ? Pourquoi alors, à l'issue d'une traversée « diabolique » qui vous a valu d'éprouver dans votre chair l'épreuve indicible du mal, vous ramenant à cette condition de pantin pitoyable, grelottant de fièvre à l'approche d'un vieil hospice comptable bienveillant, depuis tant de siècles, de toutes les souffrances expiées là, sur les pierres du chemin, par une marée humaine anonyme, s'évertuer à en coucher ensuite, coûte que coûte, le vain procès-verbal pointilleux sur le papier ? Les mots, même les mots maistriens les plus choisis, les formules les plus subtiles peineraient à rendre l'ambiance d'une telle expérience mystique. Il est, même pour la fine plume du Joseph de Maistre des grands jours, des silences d'évidence<sup>34</sup> !

Êtes-vous toujours aussi certain, Monsieur Descostes, à la lecture de cette présente controverse polémique, malgré vos intuitions souvent géniales, de la vraisemblance absolue du tableau serein que vous nous

33 Après avoir animé dans la clandestinité, jusqu'à la signature du concordat napoléonien, la pastorale de ce diocèse de Tarentaise où la Révolution est venue le cueillir comme jeune vicaire général, André de Maistre, suspect d'ultramontanisme atavique, est alors écarté de toutes fonctions officielles. Même s'il continue, de facto, à œuvrer dans la contrée comme s'il n'en était rien, au demeurant non rétribué par le gouvernement impérial. Il lui faut ainsi attendre la Restauration des États de Savoie pour accéder enfin, quelques semaines seulement avant sa mort, en 1818, dans ce Val d'Aoste qu'il connaît presque aussi bien que sa Tarentaise d'adoption, à une consécration épiscopale méritée.

34 Joseph de Maistre ne reparlera jamais plus, ou presque, jusqu'à sa mort, du déroulement de cette funeste journée du 25 septembre 1792. Y compris, on l'a déjà évoqué plus haut (se reporter *supra*, aux notes 8 et 13), dans les innombrables lettres de l'exil russe qui nous sont parvenues où il relate pourtant avec insistance nombre de détails généralement bien plus mineurs de son morne quotidien savoyard de jadis. Pouvait-il en avoir à ce point oublié les terribles circonstances ? Peut-on aller jusqu'à reconnaître une volonté inconsciente dans cette occultation de mémoire ? Il réside peut-être là, en tout cas, le signe qu'il a pu se passer en lui quelque chose de si fort, sur ce col blanchi par la tempête de septembre, une espèce d'expérience mystique telle que les mots, ensuite, se seraient révélés vains pour espérer en rendre compte de manière fidèle.

brossez<sup>35</sup> pour dépeindre cette journée du 25 septembre 1792 sur le col du Petit Saint-Bernard? Scène de genre presque trop parfaitement composée d'un sombre voyageur romantique, noyé dans ses pensées, sautant soudain de voiture au moment où les premières gouttes éclatent sur la poussière poudreuse de la route, dans la lumière incandescente, électrique, des orages montagnards de la fin d'été, pour, le regard perdu dans le vague, méditer à voix haute au-dessus des brouillards comme semble devoir le faire le fameux « Voyageur devant la mer de nuages » aujourd'hui exposé à la *Kunsthalle* de Hambourg après avoir été immortalisé dans sa douce rêverie, autrefois, par le pinceau lumineux de Caspar David Friedrich. Sous le déluge et la morsure du froid, en ce début d'automne particulièrement pourri<sup>36</sup>, point de mélancolie nostalgique, sans doute, chez le candidat savoyard à l'émigration vagabonde. Au cours de cette fuite éperdue, à vrai dire largement irraisonnée<sup>37</sup>, ce sont plutôt des illuminations

35 François DESCOSTES, *Joseph de Maistre avant la Révolution*, t. 2, p. 393 et suivantes.

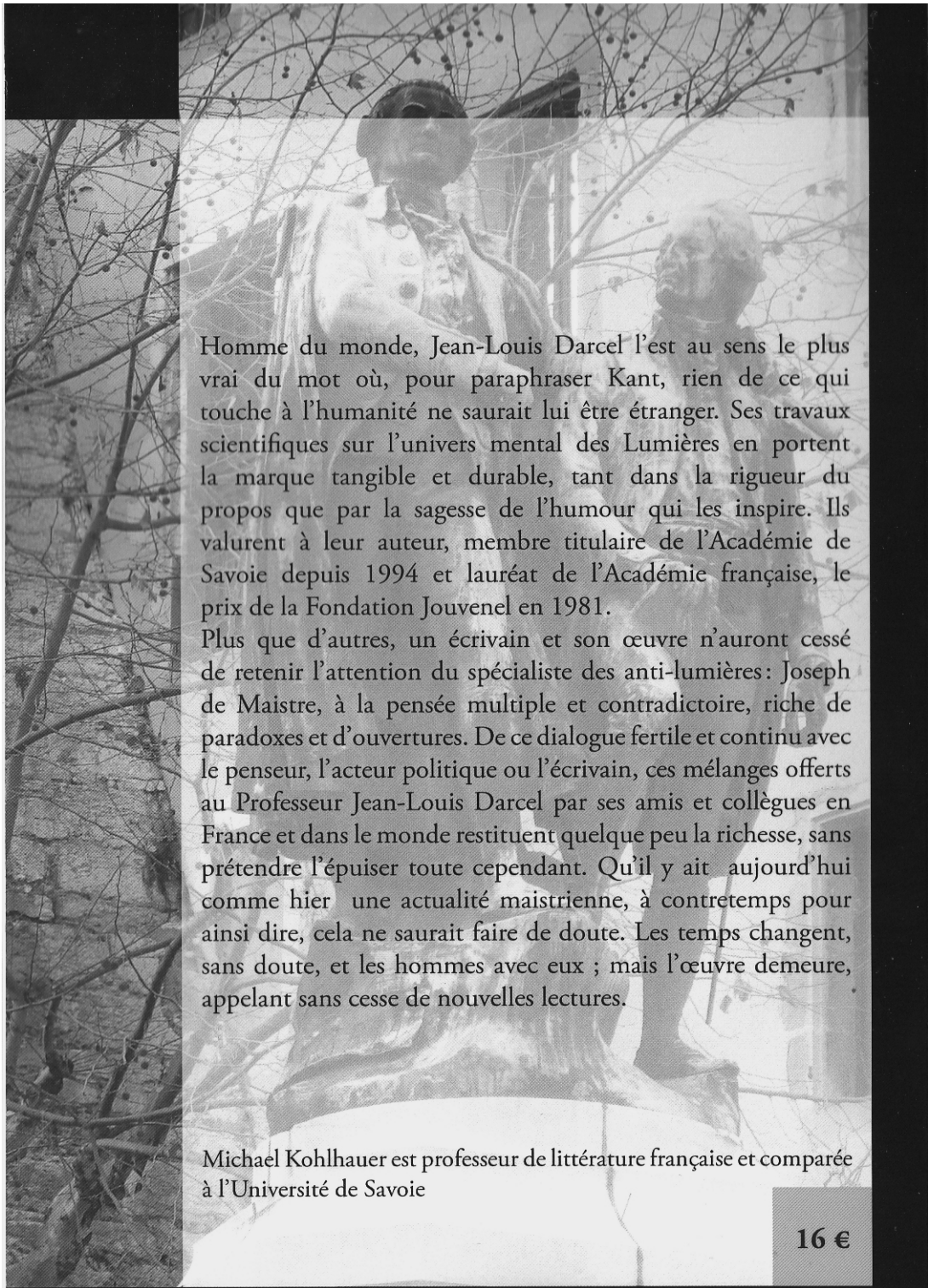
36 Joseph de Maistre ne cesse de se plaindre d'éléments naturels déchaînés en tous ces jours déjà rendus pénibles par les événements politiques et militaires eux-mêmes. Le 30 septembre, par exemple, comme il en avait déjà eu l'occasion le 22 ou le 25, il note sur son carnet: « 30 à 3 h du matin, départ [de Donas], arrivée à Ivree à 8 h; je souffre beaucoup de la pluie. je pars d'Ivree en chaise de poste avec M<sup>r</sup> le Chev<sup>er</sup> de Varax et j'arrive à Turin à 3 h après midi, par Chivas, à cause des inondations », Joseph de MAISTRE, *Les Carnets du Comte Joseph de Maistre publiés par le Comte Xavier de Maistre*, p. 19.

37 Cette fuite séance tenante, hors d'atteinte des troupes françaises, se révèle une fois de plus beaucoup symbolique chez Joseph de Maistre d'une volonté dogmatique de ne pas compromettre son âme en frayant avec les représentants des idées nouvelles venues de France, que réellement dictée par la prudence ou la nécessité matérielle. La plupart de ses collègues savoyards en notabilité comme en magistrature partagent en effet peu ou prou son inquiétude lancinante face à la situation politique troublée de l'Europe, depuis 1789, puis à l'importation, évidemment, des institutions révolutionnaires en Savoie. Peu nombreux sont pourtant ceux qui, abandonnant leurs biens, se lancent sur les routes dès l'annonce de l'invasion ennemie en compagnie des quelques candidats au départ affichés de longue date. Même parmi ces derniers, à vrai dire, et ne serait-ce qu'au sein du petit noyau de fidèles ayant, dans l'entourage du marquis de Sales et dans l'émotion, sans en mesurer toutes les conséquences, prêté un peu hâtivement l'exigeant serment d'Aoste, tous ou presque rentreront bientôt, profil bas, se justifiant au besoin des recommandations en ce sens de leur vieux Roi Victor-Amédée III, reprendre le cours de leurs activités anciennes avec un bonheur non feint. Il s'en fut de peu, d'ailleurs, que rentré à Chambéry au début de l'année 1793, un certain Joseph de Maistre, la mort dans l'âme, n'agisse enfin à l'unisson de la plupart de ses congénères. Seules les conséquences, plus lourdes qu'il ne l'avait prévu, de la diffusion sous le manteau de son *Adresse de quelques parents des militaires savoisiens à la Convention*, on le sait, décideront définitivement de son sort en ses lieu et place, lui épargnant à jamais tout remords de conscience!

Sur ces points, voir François VERMALE, *Joseph de Maistre émigré*, Librairie Dardel, Chambéry, 1927, pp. 27-44; voir aussi, fidèle à son implacable réquisitoire, insistant bien sûr lourdement sur la copieuse dose de mesquinerie maistrienne qu'il décèle chez son sujet, Robert TRIOMPHE, *Joseph de Maistre, Étude sur la vie et sur la doctrine d'un matérialiste mystique*, pp. 150-157.

ésotériques à souhait, troussées à la manière apocalyptique d'un Jérôme Bosch ou d'un Dante Alighieri, qui dansent devant les yeux brûlants du frère maçon *Josephus a Floribus* à l'heure où, sur le scabreux chemin de montagne, se selle son destin d'aventurier tardif. En bref, s'il se rencontre assurément de nombreux lieux plus prestigieux empreints d'émouvants souvenirs maistriens, de Chambéry à Saint-Petersbourg, en passant par Lausanne, Venise, ou Cagliari, c'est peut-être auprès de l'antique Colonne Joux du Petit-Saint-Bernard, malgré tout, dans l'intimité de ce fût de marbre gris patiné par le flux inexorable du cours des siècles, à deux pas de l'énigmatique cromlech impassible face à l'imposante masse minérale du Mont-Blanc tout proche, dans ce décor fantasmagorique d'un matin de Création où, l'œuvre à peine dégauchie, le souffle divin se fait sentir dans sa démesure incisive, qu'il convient de replacer Joseph de Maistre au mitant symbolique de sa vie. À cet instant où, sur le plan incliné si cher à sa rhétorique<sup>38</sup>, amorçant la descente du versant valdôtain en direction d'Aoste et, par là, de son prince, il comprend confusément, patriarche à la mode biblique, qu'il ne pourra peut-être plus guère revenir en arrière pour échapper à ce destin de nomade condamné à l'errance du désert, dans l'espérance de la Terre Promise. Voyageur pour partie malgré lui comme chassé d'Éden, de ce Canaan provincial dont il ne parviendra d'ailleurs jamais plus à retrouver la saveur, lors de ses quelques retours manqués en Savoie, marqué pour toujours – qui sait ? – par l'initiation d'une traversée alpine plus épique, alors, que diabolique.

38 Même si le Joseph de Maistre franc-maçon, attiré par l'allégorie des figures géométriques, use et abuse de cette image, notamment dans une correspondance fleuve, on se rappelle au moins sa magistrale mise à contribution, par le Sénateur du septième entretien des Soirées de Saint-Petersbourg. Voir Joseph de MAISTRE, *Les Soirées de Saint-Petersbourg* ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*. (Édition critique sous la direction de Jean-Louis Darcel), Genève, Bibliothèque Franco Simone, n° 20 et 21, Joseph de MAISTRE, *Œuvres* III, Centre d'Études Franco-Italiennes – Universités de Turin et de Savoie, Éditions Slatkine, 1993, t. II, p. 398.



Homme du monde, Jean-Louis Darcel l'est au sens le plus vrai du mot où, pour paraphraser Kant, rien de ce qui touche à l'humanité ne saurait lui être étranger. Ses travaux scientifiques sur l'univers mental des Lumières en portent la marque tangible et durable, tant dans la rigueur du propos que par la sagesse de l'humour qui les inspire. Ils valurent à leur auteur, membre titulaire de l'Académie de Savoie depuis 1994 et lauréat de l'Académie française, le prix de la Fondation Jouvenel en 1981.

Plus que d'autres, un écrivain et son œuvre n'auront cessé de retenir l'attention du spécialiste des anti-lumières: Joseph de Maistre, à la pensée multiple et contradictoire, riche de paradoxes et d'ouvertures. De ce dialogue fertile et continu avec le penseur, l'acteur politique ou l'écrivain, ces mélanges offerts au Professeur Jean-Louis Darcel par ses amis et collègues en France et dans le monde restituent quelque peu la richesse, sans prétendre l'épuiser toute cependant. Qu'il y ait aujourd'hui comme hier une actualité maistrienne, à contretemps pour ainsi dire, cela ne saurait faire de doute. Les temps changent, sans doute, et les hommes avec eux ; mais l'œuvre demeure, appelant sans cesse de nouvelles lectures.

Michael Kohlhauer est professeur de littérature française et comparée à l'Université de Savoie

16 €



ISBN10: 2-915797-23-4

ISBN13: 978-2-915797-23-7

ISSN: 1774-3842